

# La justice avant la charité

par André GIDE

au sujet du  
livre de  
Benda  
" Traité théorique  
des Démocraties "

**L**E sentiment des lecteurs de Julien Benda (si j'en juge par moi, comme dit l'autre), c'est celui de la reconnaissance. Il dit, on ne peut mieux, des choses qui devaient être dites, et qui ne l'étaient pas. Certains lui reprochent de dire ces mêmes choses un peu trop souvent. Quant à moi, j'estime qu'il ne les répétera jamais assez, ces vérités vitales, car les sophismes et les mensonges contre lesquels elles se dressent rechignent sans cesse et reverdisent de plus belle, tout comme s'il n'avait rien dit. La rigueur de sa pensée doue ses écrits polémiques d'une autorité saisissante. Rerement, peut-être jamais, je n'avais éprouvé satisfaction de l'esprit plus vive, qu'en lisant pour la première fois, sitôt après publication, son livre sur la « Trahison des Clercs ». Tout ce qui m'insurgeait confusément contre les doctrines relativistes de Berrès ou de Maurras, et que j'avais plus ou moins maladroitement exprimé, se trouvait affirmé, confirmé magistralement, sans réplique ou échappatoire possible. Etant rien moins que philosophe, mon esprit se trouvait dès lors assuré, rassuré. Et je lui savais gré, à Benda, de me fournir des armes si solides et bien fourbies, fût-ce contre moi-même ; oui, je trouvais plaisir à lui donner raison, toujours raison, même quand il me prenait à partie, ainsi qu'il lui advint parfois.

C'est avec une satisfaction aussi vive, et plus pleine encore s'il est possible, que je viens de lire sa Grande épreuve des Démocraties, livre qui vient de paraître à New-York et qu'on souhaiterait voir répandre en France, sur notre monde intellectuel, comme on épand sur le sol un engrais fécondant, propre à donner vigueur à toutes les végétations naissantes. Tant d'écrivains et de politiciens, bien intentionnés mais brouillons, trouvaient profit à le méditer.

Satisfaction plus pleine encore que celle que m'apportait naguère la « Trahison des Clercs », car le sujet qu'embrasse ici Benda, est plus vaste. Enfin, il n'en est pas de plus actuel, de plus urgent. Même il me semble que l'extraordinaire renaissance de la France à laquelle il nous est donné d'assister, sera plus ou moins parfaitement accomplie, dans la mesure où elle passera outre, ou tiendra compte des saines idées qu'expose ici Benda avec une précision de géomètre, une clarté cartésienne, c'est-à-dire française, une éloquence dépouillée de tout artifice et d'autant plus persuasive que la passion n'y vient jamais secouer les fermes assises logiques.

Ce refus de laisser la passion ou le sentiment s'immiscer dans les affaires de la raison, font certains

taxer Benda d'inhumanité, qui se refusent à admettre que c'est par la raison que l'homme s'élève si haut au-dessus du reste des créatures, et ne concèdent à celle-ci, dans leur propre vie, qu'une part très marchandée. Il est certain que la seule raison n'eût jamais suffi à provoquer et à soutenir le triomphant sursaut de la Résistance, qu'il y fallait encore et d'abord l'amour du sol et de l'intangible chose française, la haine de l'envahisseur, l'indignation devant les passe-droits de la force brute, devant les attentats de toutes sortes, les dénis. Et du reste la passion qui soulève, dans un élan libérateur, la plus belle jeunesse française, cette passion n'était pas aveugle. Mais, sur le sol enfin reconquis, la passion doit céder la place, non point à des sentiments édulcorés — et Benda fait fort bien de rappeler ici la parole de Malbranche : « Il faut toujours rendre justice, avant que d'exercer la charité » — mais c'est précisément à la raison que doit faire appel la justice ; mais c'est sur la raison que devra se fonder et prendre appui l'Etat nouveau.

Comment et pourquoi cet Etat devra être démocratique, c'est ce que Benda nous expose. Son livre procède de l'abstrait, mais entre aussitôt dans la réalité tangible ; s'en prend aux conjonctures actuelles qu'il éclaire, aux menaçants écueils contre lesquels il nous met en garde ; il nous instruit. Un livre aussi lumineux ne pouvait, je crois, naître qu'en France ; et pourtant c'est à côté de l'admirable essai de Stuart Mill « on Liberty » que je voudrais le ranger.

P.S. — Alger, 28 décembre.

On me communique à l'instinct un article de Benda, paru le 23, sur Une nouvelle idole : le Dynamisme ou se trouvent quelques nouvelles flèches à mon adresse. Je pourrais m'étonner, alors que ma pensée épouse si bien la sienne, qu'il ne sache voir entre nous que divergence et opposition ; mais je me console en me persuadant que cette mésentente de sa part est celle d'un philosophe à l'égard d'un romancier, lequel se laisse souvent entraîner par ses personnages sans pour cela les approuver. Or le philosophe réfute, le romancier, par ses seules peintures, avertit. J'estime que, si la peinture est exacte, l'erreur y est suffisamment dénoncée (vive celle de « l'acte gratuit » dont Benda ne fait l'apologétique). Le procédé de Chateaubriand me paraît un peu gros, qui croit devoir faire intervenir un Chateaubriand pour dire son fait à René. Mais Chateaubriand avait raison de compter avec l'imprévu du lecteur.

Si Benda, philosophe, souhaitait d'engager avec moi, romancier, une discussion à propos de « statisme » et de « dynamisme », j'aimerais tout lui dire que je m'y sens battu d'avance, et, qui plus est, heureux de l'être. Nous avons d'autres chiens à fouetter, et que nous pouvons fouetter ensemble, s'il le veut bien. — A. G.

7 Janv. 45